



17 bd Jourdan • 75014 Paris • 01 43 13 50 60
RER B Cité Universitaire



Les Boutiques de Cannelle

du 9 janvier au 6 février 2006



© Laure Vasconi

soirée à 20h30 lundi, mardi, vendredi,
à 19h30 le jeudi
à 17h30 samedi, dimanche
relâche mercredi
durée : 1h, La Galerie

Ciné-soupe les samedis, après
la représentation : Le Vietnam dans
mon jardin (réalisation W. Znorko,
durée 18', n/b 16 mm)

tarif plein 21 €
tarif réduit 14 €
le théâtre à prix malin, lundi tarif réduit
pour tous 14 €
moins de 30 ans 12,50 €

renseignements, location :
01 43 13 50 50

de **Bruno Schulz**

mise en scène et scénographie **Wladyslaw Znorko**

Tournée en 2006

7-9 février : Théâtre d'Arras, Arras

14-16 février : Le Fanal, Scène Nationale de Saint-Nazaire

5-6 mai : Théâtre Georges Leygues, Villeneuve-sur-Lot

Le spectacle sera également joué à Marseille, à l'occasion de l'inauguration du lieu du Cosmos kolej, La Gare Franche

Service de presse :

Philippe Boulet - tél. 01 41 32 26 10 ou 01 43 13 50 60

Contact au Théâtre de la Cité internationale :

Marie-France Carron - tél. 01 43 13 50 53 - marie-france.carron@theatredelacite.com

Les Boutiques de Cannelle

de **Bruno Schulz**

mise en scène **Wladyslaw Znorko**

scénographie	Wladyslaw Znorko assisté d'Espace et Cie
univers sonore	Olivier Martin
lumière	Richard Psourtseff
maître de plateau	Raphael Odin

avec

Antonella Amirante

David Bursztein

Elisabeth Ernoult

Jean-Pierre Hollebecq

Bruno La Brasca

Emiliano Suarez

Irina Vavilova

Rencontrer le théâtre

• **jeudi 26 janvier**, rencontre avec Wladyslaw Znorko et son équipe

Ciné-soupe les samedis, après la représentation :

Le Vietnam dans mon jardin (réalisation W. Znorko, durée 18', n/b 16 mm)

Coproduction et résidence Les Subsistances/Lyon/France/2005

Production Cosmos Kolej.

La compagnie Cosmos Kolej est subventionnée par le ministère de la Culture - DRAC Provence-Alpes Côte d'Azur, la Ville de Marseille, la région Provence Alpes Côte d'Azur et le département des Bouches-du-Rhône.

Cannelle

Il ne s'agit pas ici de l'épice orientale bien connue.

C'est un délicat problème de traduction.

L'auteur évoque les vieilles échoppes de sa ville dont le bois des devantures, sous l'effet du temps, s'écaille et se parchemine à l'image et à la couleur du rouleau de la cannelle.

Wladyslaw Znorko

Znorko retrouve Bruno Schulz dont l'œuvre lui avait inspiré *Le Traité des mannequins*, présenté au Théâtre de la Cité internationale en 1997. Juif polonais de Drohobycz, né en 1892 et mort en 1942 d'une balle dans la nuque tirée par un SS, professeur de dessin, peintre, Bruno Schulz se fit connaître comme écrivain avec ces *Boutiques de Cannelle* qui racontaient sa petite ville réelle et fantasmée. Comment une histoire toute simple peut-elle prendre la dimension du conte ? Un couple de commerçants va au théâtre un dimanche avec son fils, le père - qui d'ailleurs est mort depuis longtemps - a oublié son portefeuille, il envoie son fils le chercher. Mais tout a changé, les rues sont dans un grand désordre, le garçon oublie sa mission pour redécouvrir sa petite ville ordonnée maintenant selon la logique du rêve.

Nous retrouvons dans *Les Boutiques de Cannelle*, la chambre du *Traité des mannequins* et ses fenêtres à travers lesquelles nous rêvions avec les personnages qui l'habitaient, mais cette fois la chambre devient le théâtre d'où nous assistons à l'exploration de la ville.

À côté, un repas mijote pour être partagé à l'issue de la représentation.

Depuis 20 ans maintenant, Znorko invente des espaces pour le rêve où les spectateurs ont leur rôle à jouer en mêlant leur imaginaire au sien et à celui de Schulz cette fois.

Les Boutiques de Cannelles
sont publiées aux éditions Gallimard/L'Imaginaire

Un spectacle comme une fugue

Les histoires les plus simples font les plus beaux ouvrages.

Dans le cas des *Boutiques de Cannelle*, je parlerai même de simplicité enfantine.

Ecoutez voir : dans une obscure ville de province en Pologne, un couple de commerçants s'endimanche pour aller au théâtre ; occasion aussi de sortir leur fils un peu empoté.

Un point c'est tout.

Comment faire plus simple ?

Cette histoire, cependant, se pimente un peu car le père est mort depuis longtemps et en plus de ce désagrément, il a oublié son porte-monnaie à la boutique.

Afin d'honorer le prix du vestiaire et la buvette de l'entracte, il demande à son fils, avant le lever de rideau, de courir à la maison chercher les sous.

Le fiston s'exécute avec joie et galope dans les ruelles qu'il connaît par cœur.

Pour gagner du temps il prend des raccourcis en passant par des boutiques vieillottes, des arrière-cours et des chemins de traverse.

Mais tout est en désordre : les rues ont changé de place et les places sont désormais des rues.

Il en oubliera sa mission, émerveillé par cette soudaine liberté, bouleversé par ce ciel étoilé qui, peu à peu, va se transformer en une belle aube d'ambre.

Il va vivre ce que nous avons tous vécu un jour : un instant de grâce où nous ne regardons plus le nom des rues, mais les minuscules failles des murs où se reflète en paillette, l'or du futur.

C'est tout. C'est simple.

Pourtant l'univers vous tombe sur la tête.

Wladyslaw Znorko
Saint-Antoine (Bouches-du-Rhône)
A l'aube.

Bruno Schulz et Marseille

J'ai la chance d'avoir entre les mains une copie du passeport de Bruno Schulz, où rien n'indique qu'il ait passé quelques jours à Marseille.

Paris oui, pour y rendre visite à un ami, mais Marseille non.

Il était trop désargenté pour un tel voyage.

Pourtant, c'est dans cette ville que j'allais, par deux fois, retrouver sa trace.

La première fois, quelqu'un m'a alerté sur le fait que le musée Cantini avait organisé, quelques années auparavant, une grande exposition sur l'œuvre graphique de l'artiste. C'était une première en France !

De ce pas je m'y rends. C'est l'heure de la fermeture du midi. La dame me montre l'horloge et me dit niet !

J'insiste, je veux juste savoir s'il reste un catalogue, même tout froissé : reniet ! On a tout écoulé.

Devant mon dépit, elle boucle la porte de verre et monte au grenier puis, un bon quart d'heure plus tard, elle redescend avec le livre sur beau papier glacé ; allez filez maintenant !

J'étais déjà au bout de la rue, un trésor contre le cœur.

La deuxième fois fut plus insolite : je me trouvais au Théâtre Massalia, pendant les représentations du *Traité des Mannequins*, lorsque quelqu'un me dit qu'un étrange homme, disant connaître Schulz, cherche à me rencontrer. Mon cœur ne fait qu'un bond. Nous nous mettons d'accord pour le lendemain, 10 heures, au café de l'OM, établissement qu'il apprécie pour sa bonne tenue et la proximité de son domicile.

Le lendemain à l'heure dite, un homme immense, très maigre, d'une élégance parfaite, doublée d'un comportement de gentleman, m'accueille, appelle le serveur et lui dit : « Tout ce que ce jeune homme voudra, c'est pour moi ! ».

(Je ne suis qu'à demi étonné, mon père aurait agi de même).

Alors, dans un accent entre le polonais et le yiddish, il commence : il est né à Drohobycz, comme Schulz, qui a été son professeur depuis le collège jusqu'au lycée. L'auteur était ami de ses parents, qui l'invitaient chaque vendredi soir pour un repas rituel, et les enfants se retrouvaient sous un charme où se mêlaient la fascination et le malaise. On ne comprenait rien à sa conversation. C'était un homme bizarre, profondément tourmenté.

Après le baccalauréat, mon hôte raconte qu'il est envoyé à Marseille en voyage linguistique, ville qu'il n'a plus quittée : la guerre vient d'éclater en Pologne.

Il déplie une lettre mille fois relue, une lettre au crayon de bois, celle de sa mère, la dernière. Son regard s'embue, il tourne les yeux vers le Vieux Port ; je n'en mène pas large.

Mon hôte avait quatre vingt dix ans, il insistait pour m'inviter un jour chez lui, pour me montrer quelques croquis de Schulz. Quand je me suis décidé, son nom n'était plus dans l'annuaire.

Wladyslaw Znorko

L'échec du père

Les Boutiques de Cannelle sont des fragments d'une autobiographie fantastique que composa, vers 1930, dans sa solitude provinciale - la destinant à ses seuls amis - un professeur de dessin au lycée de Drohobycz, Bruno Schulz. Pendant plusieurs années le manuscrit resta inédit, la publication en ayant été retardée aussi bien par la timidité de l'auteur lui-même que par l'opinion défavorable de quelques critiques auxquels il l'avait soumis. Ce fut par le plus grand des hasards qu'un écrivain célèbre, Zofia Nalkowska, en prit connaissance et, éblouie par l'audace artistique de ce petit homme timide, lui facilita les premiers pas.

Le héros de ces récits d'une enfance imaginaire est le Père. Il apparaît aux yeux de l'enfant tantôt comme un marchand-drapier (ce qu'était effectivement M. Jacob Schulz), tantôt comme un mage fantastique qui livre combat à la monotonie des journées de province « durcies de froid et d'ennui », tantôt enfin comme un hérésiarque et un expérimentateur criminel et, dans ce dernier cas, comme le sosie de l'auteur lui-même qui n'a cessé de considérer son art comme une expérimentation coupable.

L'enfance et la province - ce sont là les deux motifs obsessionnels qui marquent l'œuvre de Schulz. Malgré un stage de deux années à Vienne à l'école des Beaux-Arts et, plus tard, des séjours assez fréquents à Lwow, à Varsovie et, une fois, à Paris, jamais il n'a secoué la fascination de la province, le charme lourd de ses rues désertes et de ses heures vides, de ses villas suburbaines et de ses monceaux de déchets, envahis d'herbes folles. Jamais l'industrialisation, qui n'épargna point sa Drohobyta natale, transformée - lors de la découverte, en 1901, de gisements pétrolifères - en un « Kiondyke sauvage » où se mirent à pulluler courtiers et affairistes, jamais, dis-je, l'industrialisation n'a inspiré son imagination. Est-ce bien vrai ? Ces mots à peine tracés, déjà des doutes me viennent sur leur exactitude. A y regarder de près, l'une des constantes de l'œuvre de Schulz ne serait-elle pas, au contraire, l'envahissement d'une cité patriarcale par l'industrialisation moderne ?

[...]

Les récits de Schulz font constamment allusion au combat que dut soutenir contre les nouveaux venus le négoce traditionnel : une publicité bruyante finit par avoir raison des anciennes méthodes, « empreintes d'un cérémonial solennel », de même que la camelote remplaça les marchandises de qualité.

Les soucis du Père, cet « ascète du métier », plein de mépris pour « la génération actuelle de drapiers amateurs » auxquels restent inconnu « la soif de la perfection » et tout le charme de « l'ancienne diplomatie marchande », trouvent leur expression dans une missive que, tout au long de « La morte-saison », il compose à l'adresse de la Maison Christian Seipel et Fils pour « remettre en place ces messieurs aux prétentions extravagantes ». Dans l'indignation avec laquelle il condamne les frasques de ses commis, contaminés, eux aussi, par la dépravation moderne, on retrouve l'écho de cette longue lutte dont M. Jacob Schulz sortit, finalement, vaincu. Témoin de la déconfiture paternelle, le petit Bruno dut assister quotidiennement aux conversations de ses parents sur les traites et les endossements, sur « les échéances du prochain

terme ». On pourrait presque assurer que son oeuvre fantastique fait pendant au roman où Thomas Mann décrit le triomphe de la Maison Hagestroem, lucide et intransigeante, sur la Maison Buddenbrook, vénérable et désuète.

Les formes modernes du commerce, qui ont sapé le bien-être familial, apparurent au futur écrivain comme l'incarnation du Mal - et d'un Mal victorieux. Il ne pouvait ignorer que son père s'était trouvé aux prises avec des forces puissantes. Et lui-même, adolescent, ne recelait-il point, du fond de son cœur, un germe de trahison ? Ne lui arrivait-il pas « en une heure de faiblesse, un moment de basse tentation, de se fourvoyer, comme par mégarde, dans une de ces rues louches pour y caresser d'un regard furtif les filles qui les parcouraient d'un pas de fauve » ? Les notions d'échec, de trahison et de volupté vénale s'associèrent dans son esprit. L'univers se scinda en deux moitiés. L'une, très dix-neuvième, traditionnelle et scrupuleuse, était le domaine du père ; l'autre, celui des affaires cyniques ou des « Crocodiles ». Lié, par ses origines, à la première, Schulz ne put rester indifférent au charme vénéneux de la seconde. Tandis que d'autres, plus débrouillards - tel son frère, directeur d'une compagnie pétrolière - avaient su s'installer de l'autre côté, lui, voué à une perpétuelle enfance, fidèle à jamais au domaine paternel, aux rues désertes, aux mœurs patriarcales, demeura dans la maison familiale. Soumis au contrôle vigilant d'une sœur et d'une cousine qu'il faisait vivre de son salaire de professeur, ne rêvait-il pas d'échapper au joug austère de ces deux femmes pour retrouver le monde de la dégradation délicieuse, « La rue des Crocodiles » ?

Arthur Sandauer
Préface *Les Boutiques de Cannelle*
L'Imaginaire / Gallimard



Autoportrait, crayon, 12,5x12
Musée Littéraire, Varsovie, (photo A. Kowalska).

Faut-il revenir à l'enfance ?

C'est l'enfance qui gouverne le comportement du héros, du piètre héros de toute l'œuvre de Schulz. Des explications psychanalytiques ne nous apporteraient pas plus que les dessins ou la simple couverture des *Boutiques de Cannelle* : il vit son présent dans un autre temps personnel, celui où il était encore "petit", dominé par son père, maître des idées, et par Adèle, jeune et toute puissante déesse de la maisonnée (car la mère, on l'a dit, n'est pas une femme). Il n'y a guère de moment de la vie où l'être humain ne veuille pas être plus vieux ou plus jeune. Or les deux moitiés de l'humanité n'ont pas le même temps physiologique et psychologique ; c'est ce que Guillaume Apollinaire appelle "les éternités différentes de l'homme et de la femme". Pour l'homme, l'impossibilité d'approcher à pied d'égalité ses contemporaines survient très tôt ; après la petite enfance, le drame vient de ce qu'elles sont toujours plus vieilles, plus faites, plus formées, plus femmes déjà ; elles savent qu'elles sont initiées plus vite aux mystères du monde adulte - règles, seins et autres signes ostensiblement secrets - et écartent les garçonnetts aux voix si lentes à muer. Au même âge, elles sont plus âgées. Dès lors, chacun va de son côté, chaque moitié vit entre soi. L'univers masculin adolescent ne parvient pas à compenser le dédain féminin par des histoires folles et grasses - sans savoir qu'un jour, à leur tour, elles pourraient bien devenir sournoisement ricanantes et envieuses, l'âge les ayant dupées. Le jeune garçon est humilié, battu. Tout rentre dans l'ordre et tout se règle (je pèse mes mots) lorsque le monde adulte convient de faire la paix. Seul celui qui reste dans l'enfance garde ce sentiment d'être humilié, battu : il n'a pas su trouver une voie comme son père et restera dans son ombre ; il n'a pas su s'imposer, se grandir auprès d'Adèle et lui restera soumis. La république des rêves dont parle Schulz semble bien réservée à l'enfance. Par frustration, des adultes veulent parfois s'y risquer : certaines gens auraient voulu pimenter la réalité, l'encanailler et croire que la rue des Crocodiles était très mal famée, que les femmes y étaient des prostituées, or ce n'était là que vaine imagination : " Ce n'était qu'une fermentation de désirs, précoce et donc stérile... Dans cette ville de médiocrité il n'y a de place ni pour des instincts exubérants ni pour des passions sombres et insolites" ("La rue des Crocodiles"). Dans une des planches du *Livre idolâtre*, des femmes en liesse défilent dans la rue, - certaines sont habillées, d'autres en culotte ou en jupon ; elles fouettent un homme qui porte l'une d'elles sur ses épaules ; un chien l'accompagne, la queue basse, rasant le sol ; or, tapi contre un réverbère, un homme est là qui observe : est-ce une vision de sa "fermentation de désirs", un fantasme ? Est-il notre image, à nous, voyeurs qui regardons la gravure ? Le fantasme de l'adulte ne mène nulle part ; dans son cas, "toutes les expéditions en profondeur avaient, dès le départ, les ailes brisées" ("la morte-saison"). On ne saurait sans danger revenir au temps de l'enfance si l'on est un adulte : "L'espace est à l'homme, vous pouvez à volonté vous y ébattre, y cabrioler, vous y rouler, sauter d'astre en astre. Mais, pour l'amour du ciel, ne touchez pas au temps" ! (*Le Sanatorium au croque-mort*).

Le Livre idolâtre - Bruno Schulz
Robert Fauchereau
éd. Calligrammes - 1983

Autour de Bruno Schulz

Lettre de Bruno Schulz à l'écrivain et auteur dramatique S. Witkiewicz :

« Les Boutiques de Cannelle *donnent une certaine recette de la réalité, présupposent un certain genre, très spécial, de substance ; la substance de sa réalité est en état de fermentation incessante, de germination, de vie secrète. Il n'y a pas d'objets morts, durs, limités. Elle déforme tout objet au-delà de ses limites, ne dure qu'un instant dans une forme donnée, pour l'abandonner à la première occasion. Dans les coutumes, dans les manières d'être de cette réalité se révèle une sorte de principe : une mascarade généralisée. (...)*

Dans le fait même de l'existence individuelle il y a de l'ironie, de la raillerie, la langue triste du bouffon qui nargue. (...)

Quel est le sens de cette désillusion universelle devant la réalité, je ne saurais dire. J'affirme seulement qu'elle ne serait pas supportable si elle n'offrait un dédommagement dans quelque autre dimension.

D'une certaine façon nous ressentons une profonde satisfaction dans ce relâchement de la trame de la réalité, nous nous intéressons à cette banqueroute. »

Bruno Schulz

Né en Galicie autrichienne en 1892. Il est devenu Polonais par le rattachement à la Pologne de sa ville natale, Drohobycz, après 1918. Tôt attiré par la peinture, il devait, toute sa vie enseigner le dessin dans le bourg même où il avait ses attaches et où son père, Jacob Schulz, tenait une boutique de marchand de papier. Il est venu à la littérature par hasard sous forme de lettres qu'il envoyait à un ami pour le mettre au courant, sur un mode très inattendu de sa vie solitaire, des faits et gestes de ses proches et concitoyens, des menus événements de sa bourgade. Les Lettres s'organisèrent bientôt en récits ainsi parurent en 1934 *Les Boutiques de Cannelle* et trois ans plus tard *Le Sanatorium au croque-mort*. Il introduira Kafka en Pologne en 1936 en traduisant *Le Procès*.

Du reste, par ses origines juives, sa culture, son humour, son existence effacée, il est souvent comparé au Pragois dont le sépare cependant un art tout différent un art sensualiste, une exubérance verbale dont la somptuosité baroque reste toujours remarquablement maîtrisée. Il commence un roman qui sera, hélas, définitivement perdu dans les ruines du ghetto. Il a été tué d'un coup de revolver dans la nuque par un SS en 1942.

Maurice Nadeau

La compagnie Cosmos Kolej

La compagnie Cosmos Kolej

Après avoir produit et tourné ses spectacles en France et à l'étranger pendant vingt ans, le Cosmos Kolej a souhaité ancrer son travail dans une ville, dans un quartier. C'est en septembre 2001 que la compagnie a découvert, près de la voie de chemin de fer Aix - Marseille, un site idéal pour abriter ses rêves de création et poser ses valises. Constituée d'une usine, d'une maison et d'un jardin, la Gare Franche se situe dans le quinzième arrondissement de Marseille. À la Gare Franche, la compagnie souhaite poursuivre sa recherche artistique, mais aussi inviter et accompagner d'autres artistes ou collectifs dans leurs démarches, du théâtre au cinéma, des arts plastiques à la musique. Le lieu permettra également d'accueillir du public. Grâce au soutien de ses partenaires, le ministère de la Culture, la Ville de Marseille et le Conseil Régional Provence Alpes Côte d'Azur, le Cosmos Kolej a pu faire l'acquisition du site et travaille aujourd'hui à sa modification architecturale.

Le lieu de travail de la compagnie : la Gare Franche

La situation de la Gare Franche, au croisement du village de Saint-Antoine et de la cité du Plan d'Aou, a conduit le Cosmos Kolej à envisager son projet comme un outil de production artistique immergé dans son quartier, ancré dans son territoire. Il a mis en place un partenariat avec les acteurs sociaux, culturels, éducatifs, économiques, les relais locaux de l'emploi et de l'insertion professionnelle. Ainsi, l'ensemble des démarches artistiques, des étapes de la réhabilitation du site donnent lieu à des propositions d'action culturelle ou des projets éducatifs et d'insertion professionnelle au Plan d'Aou et à Saint-Antoine. Ils deviennent des éléments possibles du développement social, urbain, économique et culturel local. À terme, la Gare Franche doit devenir un lieu de passage et de rencontre au pôle multimédia, dans les lieux mêmes de création, à la buvette, il s'agira de croiser les publics, de diversifier les rencontres. L'ambition est d'ouvrir la Gare Franche en permanence et d'en faire un lieu de vie.

Wladyslaw Znorko

Né comme tout le monde à l'Hôpital de la Fraternité à Roubaix, Wladyslaw Znorko fonde le Cosmos Kolej en 1981. Ses rêveries l'amènent à investir la rue et à détourner l'ordinaire des lieux en y installant l'insolite, puis elles demandent l'asile des théâtres. Il a d'ores et déjà créé une quinzaine de spectacles dans le monde entier. Après avoir posé ses bagages à Lyon et à Dunquin, en Irlande, il s'installe à Marseille, où il fonde la Gare Franche. C'est là qu'il poursuit aujourd'hui sa quête d'appareillages plastiques et poétiques : *Berline Ballet*, *White Spirit Malaria*, *Der Zug*, *Expédition Polaire*, *La Petite Wonder*, *Partie de golf Cantal - Dural*, *Les Saisons*, *Télescopes*, *La Gare de Pavlosk*, *L'Attrapeur de Rats*, *La Cité Cornu*, *La Maison du Géomètre*, *Un Grand Meaulnes*, *Le Traité Des Mannequins*, *Chvéik au Terminus du Monde*, *Vive Le Progrès Ulysse à l'Envers*, *De la Maison des Morts*, *La Vie d'un Clou*, *Alpenstock*, *Corrida*, *A la Gare du Coucou Suisse*, *Ce Qui Arrive Arrive Si Vite*, *Boucherie Chevaline*, *Les Saisons*, *Demain c'est sûr*, *Koursk*.

Il meurt en 2058.